



SIMONE DE BEAUVOIR

La « critique juste » du christianisme

40 ans après sa mort, la philosophe et romancière demeure une référence féministe. Mais comment comprendre son rejet de Dieu et son existentialisme athée ? Pour le théologien protestant Laurent Gagnebin, son œuvre devrait interpeller positivement les chrétiens pour son « refus de l'indifférence ».

« **I**l se tint coi et plus jamais je ne lui adressai la parole. » C'est par ces mots, écrits dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, le premier tome de son autobiographie monumentale, que Simone de Beauvoir (1908-1986) décrit le moment où elle mit un terme à sa relation à Dieu. Elle était alors une jeune étudiante à la Sorbonne qui, lors d'une dernière crise mystique, avait sommé Dieu de se déclarer, en vain. L'anecdote n'est que l'épilogue d'une prise de distance avec Dieu et la religion qui avait déjà eu lieu quand elle avait 14 ans. À partir de cet âge, son « *incrédulité ne vacilla jamais* », dit-elle. Un refus de Dieu qui l'amena vers l'athéisme le plus ferme et qui ne la quitta pas jusqu'à sa mort.

CONTRE LA DÉSINCARNATION

Pour qui pose la question sur le rapport à la religion de l'écrivaine, la chose peut ainsi sembler entendue. Simone de Beauvoir avait radicalement rejeté la religion, un point c'est tout. La question occupe d'ailleurs peu d'espace dans les biographies et les travaux universitaires consacrés à celle qui était considérée comme une existentialiste athée. Autant que son compagnon Jean-Paul Sartre, sinon plus, Simone de Beauvoir développa en effet ce courant philosophique qui refuse le déterminisme et prône que chacun doit créer ses propres valeurs et donner au travers de ses actions un sens à sa vie, qui sinon n'en a pas. Cette philosophie se reflète particulièrement dans son ouvrage majeur, *le Deuxième Sexe*, où l'on trouve la célèbre phrase « *on ne naît pas femme, on le devient* ». On peine aujourd'hui à imaginer combien cet essai encyclopédique, incontournable pour

le féminisme contemporain et devenu plutôt consensuel aujourd'hui, fit scandale lors de sa publication en 1949, parce qu'il dénonçait l'idée d'une « nature féminine » et l'image de la femme comme une construction aliénante, notamment dans la religion catholique. L'ouvrage fut condamné par le Vatican.

Mais quelle était au juste cette religion rejetée par Simone de Beauvoir ? Et que peut apprendre un chrétien de l'athéisme qu'elle revendiqua ? Un seul intellectuel a posé ces questions dans un livre exceptionnel : le philosophe et théologien protestant suisse Laurent Gagnebin. En 1968, celui qui n'avait pas encore 30 ans publiait *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence* (Fischbacher). Son idée de fond était de se laisser interroger, en tant que chrétien et dans sa foi, par des penseurs et écrivains athées. Il avait déjà publié une biographie d'André Gide et d'Albert Camus et devait par la suite s'atteler à l'œuvre de Sartre. Les quatre livres ont été réédités en 2009 sous le titre *L'athéisme nous interroge. Beauvoir, Camus, Gide, Sartre* (Van Dieren éditeur).

Pour ce théologien libéral, Simone de Beauvoir faisait « *une critique juste* » d'un christianisme qu'elle avait subi. Des propos qu'il réitère volontiers en 2026, presque 60 ans après la publication de son livre. En nous recevant dans son appartement à Paris, Laurent Gagnebin nous explique : « *En lisant ses Mémoires, j'ai été frappé de retrouver la critique contre l'aliénation religieuse d'un christianisme qui dit le Ciel mais qui oublie la Terre, qui parle du règne de Dieu mais qui oublie l'Histoire, qui parle de la spiritualité, mais qui oublie les corps. Elle faisait cette critique, qui me semble vraie, hélas, car elle visait la désincarnation du christianisme. Soit une* →

forme d'aliénation religieuse que j'ai ressentie moi-même en tant que chrétien. » Son livre lui a même permis de rencontrer l'autrice. « J'ai eu l'idée d'envoyer le livre à Simone de Beauvoir en lui demandant une préface. Je désespérais, mais elle m'a répondu au bout de deux mois en me disant qu'elle était en train de lire mon livre. Puis, elle m'a envoyé une préface. Pour moi, c'était l'aboutissement de toute une recherche. J'ai par la suite rencontré l'écrivaine, et nous avons eu des échanges épistolaires durant des années. Parfois, elle me demandait même conseil, à moi, un théologien ! » Simone de Beauvoir fait effectivement l'éloge du livre de Laurent Gagnebin et termine sa préface par une phrase qui fait encore aujourd'hui le bonheur du théologien : « On me lira mieux, vous ayant lu. »

LES TRACES DU CATHOLICISME

Pour mieux comprendre la philosophe, il faut donc lire ce livre, parole de Simone de Beauvoir ! D'abord parce qu'il dissèque l'œuvre de l'écrivaine avec une subtilité imparable. Il montre par exemple que dans *le Deuxième Sexe*, livre ultracritique à l'égard de la religion, Simone de Beauvoir reconnaissait elle-même que l'idée principale qu'elle défendait, à savoir l'égalité de l'homme et de la femme, venait en réalité de ce qu'elle avait reçu des Évangiles et des « saintes femmes » dans le christianisme primitif. Elle pourfendait donc non pas l'Évangile en tant que tel, mais « l'idéologie chrétienne » et la tradition de l'Église, celle qui soumet la femme à l'homme, rappelle l'auteur. Celui-ci corrige cependant des erreurs d'interprétation que commet Simone de Beauvoir sur certaines paroles dans les lettres de Paul, qu'elle qualifie de « farouchement antiféministe », alors que cet apôtre prônait plutôt l'égalité entre l'homme et la femme.

Laurent Gagnebin montre surtout combien les traces du catholicisme reçu durant l'enfance ont marqué l'écrivaine. Issue de la bourgeoisie parisienne, élève durant sa scolarité jusqu'au bac au cours Adeline-Desir, institut catholique privé pour filles de bonnes familles, Simone de Beauvoir vit dans un univers où sa piété sincère et naïve évolue inexorablement vers un sentiment de profonde aliénation vis-à-vis de toute religion et de toute divinité. Un passage dans ses *Mémoires* résume le contexte catholique dans lequel vivait la jeune fille alors âgée de 13 ans : « Depuis sept ans, je me confessais deux fois par mois à l'abbé Martin ; je l'entretenais de mes états d'âme ; je m'accusais d'avoir communiqué sans ferveur, d'avoir prié du bout des lèvres, trop rarement pensé à Dieu ; (...) à ces défaillances éthérées, il répondait par un sermon d'un style élevé. Un jour, au lieu de se conformer à ces rites, il se mit à me parler sur un ton familier. "Il m'est venu aux oreilles que ma petite Simone a changé... qu'elle est désobéissante, turbulente, qu'elle répond quand on la gronde" (...)

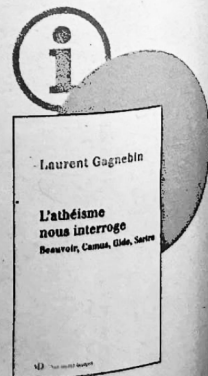
Mes joues s'embrasèrent, je regardais avec horreur l'imposteur que j'avais pendant des années pris pour le représentant de Dieu : brusquement, il venait de retrousser sa soutane, découvrant des jupons de bigote ; sa robe de prêtre n'était qu'un travesti ; elle habillait une commère qui se repaissait de ragots. »

Il s'agit donc d'un catholicisme étroit et caricatural, non de n'importe quel christianisme. Le théologien note particulièrement le mépris systématique à l'égard des « joies terrestres », chères à l'écrivaine, et de la nature même, que Simone de Beauvoir aimait tant. « Dans ses *Mémoires*, nous rappelle-t-il, elle suggère que le fait d'aimer la nature, de sentir ses parfums, la coupe définitivement de Dieu. Comme si c'était incompatible ! Rendez-vous compte ! » Il montre aussi que c'est sa mère, possessive, qui lui imposait cette éducation religieuse pour la protéger du monde extérieur. Son père, dandy incroyant et avocat mondain rompu aux débats politiques et philosophiques, la poussait au contraire à embrasser ses aspirations : une formation intellectuelle et une ouverture au monde. Pour le théologien, il ne fait pas de doute que le fait de suivre cette dernière voie rendait l'abandon de la religion d'autant plus probable.

Or, pour Laurent Gagnebin, qui est lui-même un chrétien existentialiste, Beauvoir a surtout, malgré son incroyance et un style de vie pour le moins particulier, fait de bons choix durant sa vie. Ainsi de son combat pour les droits des femmes, y compris en insistant sur la nécessité pour celles-ci de travailler ; ainsi de sa promotion de la justice sociale et des droits des pauvres et en se montrant proche et solidaire auprès d'innombrables personnes qui la sollicitaient. Soit une vie active, tournée vers l'autre, et des actes choisis qui, pour beaucoup, correspondent aux valeurs évangéliques, selon lui. « C'est la force de l'existentialisme athée de Simone de Beauvoir de nous rappeler ainsi à notre vocation créatrice », écrit-il dans la conclusion de son livre, qui sonne comme un message à ses lecteurs chrétiens.

Il nous rappelle aussi l'actualité de la critique venue de Simone de Beauvoir : « Elle regrettait l'alliance de la religion avec les puissances financières ou autres. Et elle ne supportait pas l'exploitation de la dévotion en guise de "dérivatif" et le souci que les chrétiens manifestent pour l'autre monde au détriment du nôtre. Au contraire, elle témoignait d'un refus de l'indifférence, d'où le titre de mon livre. » Pour le théologien, il ne fait aucun doute : « Les reproches de l'existentialiste athée Simone de Beauvoir permettent de purifier le christianisme, en le rendant conscient de ses devoirs créateurs dans la culture et dans la vie sociale. » ● HENRIK LINDELL

L'idée principale de l'égalité de l'homme et de la femme qu'elle défend dans *le Deuxième Sexe* vient de ce qu'elle a reçu des Évangiles et de ses « saintes femmes ».



L'athéisme nous interroge. Beauvoir, Camus, Gide, Sartre, de Laurent Gagnebin. Van Dieren éditeur, 2009, 27 €.